



MARIE-CLAUDE BOILY
**JOURS DE
TOURMENTE**
LES PIONNIERS DE LA PRAIRIE

roman

v1b éditeur

Marie-Claude Boily

JOURS DE TOURMENTE

Les pionniers de la Prairie

roman

Heureux les débonnaires, car ils hériteront de la terre.
ÉVANGILE SELON SAINT MATHIEU, 5:5

Tu cesseras de craindre en cessant d'espérer.
La crainte et l'espoir qui paraissent inconciliables
sont pourtant étroitement unis.

SÉNÈQUE

CHAPITRE PREMIER

La rivière coulait paresseusement, au gré de ses méandres capricieux. La Rouge, comme on l'appelait familièrement dans la région, tirait son nom du mot cri *Miscousipi** en raison de la couleur brun rougeâtre des épaisses couches d'argile qui tapissaient son lit. De chaque côté, on entrevoyait, par les trouées laissées par les arbres qui en bordaient les rives, de longues langues de terre cultivée. À la surface de la rivière, l'eau ondulait sous l'effet du vent; un vent d'ouest qui ne parvenait pas à apaiser la morsure des chauds rayons du soleil de cette fin d'après-midi du mois d'août 1886.

Le feuillage des arbres fut parcouru d'un frémissement, et les extrémités de leurs branches s'animèrent dans un bruisant murmure. Amélia Desmarais laissa échapper un soupir de contentement lorsque la brise vint caresser la peau brûlante de sa nuque. Elle émergea de sa torpeur et fixa d'un air songeur les deux lourds chevaux qui s'abreuvaient à la rivière. Le plus massif des deux, celui à la robe grise tachetée de blanc, leva la tête et la secoua vivement pour chasser les mouches qui le harcelaient. Amélia comprenait le tourment des bêtes. Elle avait elle-même été cruellement éprouvée une bonne partie de l'été par l'assaut incessant des myriades de moustiques qui régnaient en maîtres au Manitoba, et qui semblaient n'avoir été mis sur cette terre que dans le but de

* Littéralement « rivière aux eaux rouges ».

rendre fous les hommes et le bétail, comme pour leur faire comprendre que ce coin de pays leur appartenait en propre et qu'ils n'y étaient pas les bienvenus.

À l'instar du cheval, Amélia secoua la tête pour chasser le souvenir de ces jours pénibles. La journée était loin d'être terminée et de nombreuses tâches l'attendaient encore à la maison, mais elle ne résista pas à l'envie de s'attarder encore un moment au bord de la rivière. Elle s'assit sur le sol couvert d'herbe, qui dégageait un doux parfum de terre et de fleurs sauvages. Amélia ferma les yeux et s'efforça de libérer son esprit des soucis qui l'encombraient. Elle laissa ressurgir le passé, se cramponna aux réminiscences de sa vie d'avant. Les odeurs de la ville de Montréal, les bruits de la rue Saint-Christophe se frayèrent un chemin jusqu'à elle. Les visages de sa mère Mathilde, de son père Édouard, et de ses frères et sœurs apparurent derrière ses paupières closes. Les défauts des uns et des autres, les chamailleries et les différends n'existaient plus au sein de cette famille heureuse et unie qu'elle s'efforçait d'évoquer.

S'il n'y avait eu le souvenir d'Alexis Thériault, qui l'avait trahie et blessée, Amélia aurait pu croire, l'espace d'un instant, qu'elle était redevenue la jeune fille insouciant et confiante en l'avenir qu'elle avait été jadis. Dans ses bras, elle avait connu l'amour et l'abandon. Mais leur relation avait trouvé un inattendu et malheureux dénouement. Alexis était marié. Amélia avait pleuré toutes les larmes de son corps, avait refusé de lui pardonner. Comme elle avait regretté sa décision par la suite. Mais il était trop tard. Alexis était parti pour les États-Unis et elle s'était retrouvée seule avec sa peine et sa honte d'avoir été déshonorée. Quand Victor Desmarais l'avait demandée en mariage, elle avait d'abord refusé. Sa mère l'avait convaincue d'accepter, malgré le fait qu'elle ne l'aimait pas : « Il vient d'une famille en vue, respectable. Il est bien élevé, instruit, vaillant et, en plus, il a le cœur à la bonne

place. Des hommes comme lui, ça ne court pas les rues», lui avait-elle dit. Alexis et Victor avaient été des amis; ils s'étaient connus dans la milice. Le mariage avait eu lieu peu de temps après le retour de Victor, qui était allé combattre les Métis de Louis Riel dans une prairie semblable à celle où elle habitait maintenant...

Amélia ouvrit lentement les yeux et reprit brutalement contact avec la réalité. Bientôt un an, déjà, qu'elle avait quitté Montréal. Le souvenir des adieux déchirants faits à sa famille, sur le quai de la gare, était pour elle toujours aussi pénible à raviver. Tout comme l'était celui de l'agonie de Marie-Louise et de son doux visage ravagé par la variole. À cette seule pensée, son cœur se serra. Sa jeune sœur, si pieuse, si bonne... Sa mère avait suivi Marie-Louise peu de temps après, emportée par la maladie qui dévastait ses poumons. Elle lui manquait tellement. Comme ceux qui étaient restés: son père, son aînée Sophie, ses frères Joseph, Henri et Paul... Ils étaient si loin, désormais, qu'elle n'espérait même plus pouvoir les revoir un jour.

Amélia ne put réprimer un frisson, malgré la chaleur qui régnait, et se releva lentement. Son dos l'élançait. Le soleil avait amorcé sa descente vers l'horizon et l'ombrage mouvant projeté par le grand frêne qui se trouvait derrière elle s'étirait maintenant jusqu'à la rivière. Sans se soucier des minuscules fleurs jaunes qu'elle écrasait sous ses pieds, Amélia se dirigea vers les chevaux, qui broutaient tranquillement un peu plus loin. Elle les empoigna par le licou et les bêtes lui emboîtèrent docilement le pas. Les herbes étaient si hautes qu'elle eut du mal à retrouver l'étroite brèche de végétation aplatie qui reliait la maison à la rivière. À chaque pas, elles lui fouettaient les bras, le cou, le visage, s'accrochaient à ses vêtements, libéraient une multitude d'insectes qui bourdonnaient à ses oreilles. Quelques jours après leur emménagement, Amélia avait demandé à Victor pour quelle raison il

n'avait pas construit leur logis à proximité de la rivière. « Il me semble que ce serait plus pratique », lui avait-elle dit. « Pour se rapprocher de la route, avait simplement répondu Victor. Ce sera plus facile quand viendra le temps de charroyer les récoltes. » Plus facile pour lui, ça oui, avait pensé Amélia. Car c'était le plus souvent à elle qu'incombait la tâche de transporter l'eau depuis la rivière. À Montréal, avoir une pompe dans la cuisine ou dans la cour était coutumier. Au Manitoba, elle devait remplir les seaux à la main, les transporter et conserver l'eau dans un tonneau placé au frais à l'intérieur de la maison. L'été, le précieux liquide croupissait rapidement et dégageait une odeur peu ragoûtante. Cela pouvait toujours faire l'affaire pour les travaux de nettoyage, mais cette eau ne devait en aucun cas être utilisée pour préparer les repas ou pour être bue, à moins de la faire bouillir. Comme tous les colons du coin, Amélia avait donc rapidement pris l'habitude de n'avaler que du thé.

Lorsqu'elle approcha de la maison, les herbes se firent plus rares et le sol plus dur sous ses pieds. Amélia ralentit le pas et s'arrêta quelques instants pour reprendre son souffle. Les yeux mi-clos, elle tenta d'apercevoir le bout de ce paysage qui semblait s'étendre jusqu'au bord de la Terre. Aucun arbre, aucune colline, aucun repère ne s'offrait au regard dans cette monotone répétition d'herbes jaunies par le soleil. Une vague d'angoisse la submergea soudain. Habituee à la promiscuité qui régnait en ville, aux rues étroites et aux foules, Amélia, au contraire de son mari, se sentait perdue et complètement désorientée dans ces grands espaces.

Elle laissa échapper un soupir en songeant qu'elle avait de loin préféré Saint-Boniface, un petit village situé sur la rive sud de la rivière Rouge, juste en face de Winnipeg, où Victor et elle avaient passé l'hiver dans une pension après leur départ de Montréal. Avec son église archiépiscopale, son couvent, son collège, son hôpital, ses résidences bourgeoises

et ses nombreux commerces, Saint-Boniface avait des allures de paroisse du Bas-Canada. Là, elle avait eu un peu l'impression de retrouver le quartier où elle avait grandi. Mais il n'y avait plus rien de tout cela ici. Que l'espace, et le silence.

Victor ne semblait pas être rentré. Depuis quelques jours, il ne cessait de faire le va-et-vient entre la maison et le champ de blé qu'il avait ensemencé au printemps. « Ma première récolte ! Et elle sera bonne », déclarait-il avec fierté en bombant le torse. Il s'occupait aussi de faire les foins. Celui-ci poussait naturellement en abondance dans la prairie. Il ne restait qu'à le couper et à le transporter. Un monticule assez imposant se dressait déjà à côté de la maison et Amélia se demanda ce qu'il allait bien pouvoir en faire. Tant qu'ils n'auraient pas d'écurie où s'abriter, les chevaux hiverneraient à l'extérieur, sans doute loin dans les pâturages. Ils se nourriraient de l'herbe qu'ils réussiraient à dénicher en grattant le sol glacé de leurs sabots. La jeune femme haussa les épaules et laissa les deux chevaux libres de leurs mouvements. Comme pour lui donner raison, ils ignorèrent le tas de foin et se dirigèrent lentement vers le champ d'herbes sauvages qui se trouvait derrière la maison.

Leur lot, une langue de terre d'un mile* de long par un quart de mile de large, était situé à un mile et demi du village de Saint-Jean-Baptiste. C'était ici qu'ils s'étaient installés au printemps précédent, équipés d'un « team** » de chevaux du pays, d'une charrette que les habitants de la région appelaient une « ouaguine », de tout le harnachement nécessaire, de divers outils et ustensiles de cuisine, d'une charrue, d'un poêle, d'une tente, de cinq poules grises bientôt entassées dans le petit poulailler que Victor avait rapidement construit, et aussi de graines et de denrées pour se nourrir frugalement

* Un mile équivaut à 1,6 kilomètre.

** Paire de chevaux. Prononcer « time », à la française.

en attendant la première récolte : des sacs d'avoine, de la fleur de blé, de la farine, du riz, des patates. Amélia se rappelait le long trajet parcouru depuis Saint-Boniface sur plus de quarante miles, tandis qu'ils longeaient la tortueuse rivière Rouge. Victor était venu la chercher à la pension après l'y avoir laissée seule durant trois semaines pour aller préparer leur nouveau logis. Trois jours durant, elle avait supporté les rudes secousses provoquées par le mauvais état des routes jusqu'à leur destination. La fonte des neiges avait inondé le chemin à plusieurs endroits, creusant des ravines dans le sol meuble. Les chevaux avaient eu du mal à avancer, peinant à tirer leur chargement. Ils avaient dû faire de nombreux détours et parfois même s'arrêter afin de pousser la voiture pour se dépêtrer de ces borbiers. Leur périple s'était achevé à la brunante. En observant la maison qui se dressait devant elle, Amélia se remémora l'immense sentiment de déception qu'elle avait éprouvé lorsqu'elle l'avait découverte pour la première fois. Car cette maison, que Victor s'était employé à lui décrire avec enthousiasme, l'avait profondément désappointée.

Il s'agissait en fait d'une cabane en bois de forme rectangulaire composée d'un assemblage de troncs d'arbres écorcés et empilés les uns sur les autres, surmontés d'un toit couvert de chaume, d'écorce et d'argile. La façade était pourvue d'une porte et d'une seule fenêtre ; un simple trou où, dans un premier temps, Victor avait fixé une peau de vache parcheminée qui permettait à la lumière du jour de pénétrer à l'intérieur. Il avait construit la cabane en quelques jours, avec pour seule compagnie ses deux chevaux et les oiseaux de la prairie. Et il y avait mis tout son cœur, Amélia devait bien le reconnaître. À leur arrivée, il lui avait décrit toutes les étapes de la construction, lui avait montré les alentours et fait visiter l'intérieur avec un tel empressement qu'Amélia avait refoulé ses larmes et s'était forcée à sourire. Dire qu'elle avait

imaginé une belle maison de campagne, comme celle qu'habitaient ses grands-parents maternels, dans les Bois-Francis..., songea-t-elle en souriant malgré elle.

Amélia contempla la maison pendant encore un court instant. Elle commençait à l'aimer, aussi étrange que cela puisse lui paraître. C'était peut-être une cabane, mais c'était « leur » cabane.

La jeune femme perçut un mouvement sur sa gauche et tourna la tête. Victor venait dans sa direction, à grandes enjambées. Il tenait à la main une gerbe d'épis qu'il leva au-dessus de sa tête en guise de salut. Il parcourut les derniers mètres qui le séparaient de sa femme en lui adressant un large sourire.

— Regarde, Amélia! s'exclama-t-il en lui collant la gerbe juste sous le nez. Il est presque prêt. D'ici une semaine, on pourra le récolter!

Il écrasa un épi entre ses doigts.

— Tu vois? Il commence à jaunir, précisa-t-il en ouvrant la main sur laquelle reposaient quelques grains d'un vert jaunâtre.

Amélia leva les yeux vers son mari.

— Et comment sauras-tu s'il est assez mûr? s'enquit-elle.

— C'est facile, répondit Victor en prenant un air sérieux. Quand les grains seront dorés et bien secs, ils tomberont tout seuls de l'épi. Notre première récolte, Amélia, tu te rends compte? ajouta-t-il après un bref silence.

Amélia hocha la tête. Elle avait du mal à partager l'excitation de son mari pour un événement aussi banal, mais il avait l'air tellement fier de ce qu'il avait accompli qu'elle se força à faire preuve d'un minimum d'enthousiasme.

— Bien sûr. C'est formidable!

— Bon, ce n'est pas tout ça, déclara-t-il en laissant tomber les épis sur le sol. J'ai encore du foin à charroyer... Es-tu allée faire boire les chevaux?

— Oui, répondit simplement Amélia en se dirigeant vers la maison.

Il faisait sombre à l'intérieur. La fenêtre, maintenant pourvue de carreaux de verre, éclairait à peine la grande et unique pièce qui leur servait de logis. Elle n'avait pas de plafond mais était dotée d'un plancher. Malgré le fait qu'il était inégal et mal raboté, Amélia s'en accommodait. C'était quand même mieux qu'un sol en terre battue. Sous la maison, il y avait même une cave à laquelle on accédait par une trappe située près du poêle. En fait de cave, il s'agissait plutôt d'un trou creusé directement dans le sol, si minuscule qu'Amélia ne pouvait s'y tenir qu'accroupie. Elle y entreposerait les légumes de leur petit jardin ainsi que les confitures et les marinades qu'elle avait déjà commencé à préparer. Elle parcourut la pièce des yeux. À gauche de la porte se trouvaient une table et quatre chaises ainsi qu'une armoire constituée de simples tablettes arrêtées aux extrémités par deux épaisses planches façonnées à la hache. Appuyée au mur, une petite table supportait la cuvette de fer émaillé qui tenait lieu d'évier. Des casseroles et divers ustensiles de cuisine étaient suspendus à des crochets directement fixés au mur. En fait, tous les murs étaient couverts d'objets, de vêtements et d'outils – fourche, pelle à grain, fléau, joug, pic à glace... – qui décoraient sa maison de la plus inusitée des manières. Au centre de la pièce trônait un petit poêle de fonte sur lequel était posée une bouilloire en fer blanc. Le coin qui leur servait de chambre n'était pourvu que d'un simple lit en bois. Pour toute literie, une paille, qu'il faudrait vider et bourrer de paille à la fin de l'été, les draps et les oreillers apportés de Montréal ainsi qu'une couverture et une catalogne, qu'elle avait confectionnée à Saint-Boniface, l'hiver précédent.

Amélia effleura du bout des doigts le dessus de la table qui gondolait légèrement et entreprit de préparer le repas : une soupape à l'orge, aux légumes et au porc salé. La soupe

mijotait doucement sur le poêle lorsqu'elle se décida enfin à allumer la lampe. Une lueur vacillante éclaira faiblement la pièce. La jeune femme s'appuya au dossier de la chaise et posa une main sur son ventre. Le bébé remua légèrement et Amélia retint son souffle. Elle était enceinte de quatre mois environ et la perspective de l'accouchement l'angoissait de plus en plus. Elle serait seule, sans sa mère, sans même une sœur ou une amie pour l'aider à mettre au monde son premier enfant. Victor s'efforçait de la rassurer en lui disant qu'elle était jeune et en santé. Mais si les choses venaient à mal tourner ? Il n'y avait aucun médecin à des miles à la ronde et se rendre à l'hôpital de Saint-Boniface pour un simple accouchement, en plein hiver en plus, était inconcevable. Elle n'avait même jamais vu une naissance de ses propres yeux. Lorsque son frère Paul était né, elle avait déjà quinze ans, mais c'était leur voisine qui avait assisté sa mère. « Cesse de te tracasser pour des riens. Tu sauras bien ce qu'il faut faire quand le temps sera venu », lui aurait sans doute dit sa tante Léontine, avec ce gros bon sens qui la caractérisait si bien et qui manquait tant à Amélia. À la ville, elle avait toujours réussi à se débrouiller et à se convaincre qu'elle n'avait besoin de personne. Ses parents n'étaient pas loin et tout pouvait s'acheter au commerce du coin. Ce n'était pas le cas ici. Elle ne connaissait rien aux travaux de la ferme et à la vie de colon. Victor faisait montre de beaucoup d'assurance et de bonne volonté, mais il était tout aussi ignorant qu'elle. Il lui avait fallu près de trois semaines pour faire les semailles, au printemps précédent, parce qu'il n'arrivait pas à manier la charrue ni à mener les chevaux correctement. Et cette histoire de foin qui lui prenait beaucoup de temps alors qu'il aurait pu l'employer à bien d'autres choses. C'était un homme instruit et il posait beaucoup de questions aux autres colons lorsqu'il se rendait au village, mais la théorie ne valait jamais la pratique. D'ici peu, Amélia ne pourrait plus l'aider

autant et il restait tellement à faire avant l'arrivée des grands froids, qu'elle appréhendait davantage que la naissance prochaine du bébé. La température pouvait parfois descendre jusqu'à moins quarante degrés Fahrenheit en janvier. Elle en avait été témoin. À Saint-Boniface, dans une maison bien chauffée, c'était tolérable. Mais dans une cabane perdue en pleine prairie avec, en plus, la neige, le blizzard, l'isolement et l'absence de commodités, comment arriveraient-ils à survivre avec un enfant nouveau-né dont il faudrait prendre soin ?



— J'irai au village demain, annonça Victor.

Assise devant son assiette vide, Amélia posa un regard attendri sur son mari qui scrutait la nuit par la fenêtre. Sa carrure, naturellement svelte, s'était élargie depuis l'an dernier. La jeune femme voyait les muscles de ses bras tendre le tissu de la chemise de coton à carreaux qui lui donnait une véritable allure de fermier. Ses cheveux étaient légèrement ébouriffés sur la nuque et elle sourit en se rappelant le jeune homme de naguère, fier et bien mis, à la chevelure toujours parfaitement lisse.

— Je peux faire un saut au magasin si tu as besoin de quelque chose, ajouta Victor en se retournant.

Il se passa une main sur le front et Amélia lui trouva l'air soucieux.

— Est-ce que quelque chose te tracasse ? s'enquit-elle.

— Eh bien... non, pas vraiment. Tu ne trouves pas qu'il fait froid ce soir ?

— C'est un peu frisquet, admit Amélia en haussant les épaules. Mais j'imagine que c'est normal à l'approche de l'automne. Il commence tôt par ici, paraît-il.

— J'aimerais mieux qu'il retarde encore de quelques jours. Après la récolte..., précisa Victor en prenant place face

à Amélia. Je dois encore couper du bois de chauffage, avant qu'il commence à neiger, ajouta-t-il, l'air pensif.

— On est juste en août, releva Amélia. On a encore le temps, il me semble. De toute façon, ce bois-là ne sera bon que pour l'hiver suivant. Du bois vert, ça ne brûle pas très fort.

— Il faudra s'en accommoder. Et après, ce sera le temps de labourer. Ce ne devrait pas être trop difficile. Le sol est de bonne qualité et la terre n'a pas besoin d'être cassée. Elle sera prête à recevoir les prochaines semences, au printemps prochain. Je pense que je vais semer de l'avoine et peut-être aussi un peu d'orge, tant qu'à y être...

— Bon, si tu vas en ville, peux-tu me rapporter du sucre brun et des fèves? l'interrompit Amélia. Du fil noir aussi? Et n'oublie pas d'aller voir si on a reçu de la malle.

Victor hocha la tête en signe d'acquiescement. Pendant un court moment, il observa sa femme. La tête penchée vers son assiette, elle avait un air songeur et il devina l'objet de ses pensées.

— Au printemps, nous serons trois, lança-t-il soudain. Amélia leva les yeux vers Victor.

— Et l'été prochain, j'agrandirai la maison, ajouta-t-il maintenant que l'attention de sa femme était toute tournée vers lui.

— Agrandir la maison?

— Un grenier, ce serait utile. Pour entreposer des choses et y aménager des chambres, précisa-t-il d'un air entendu en baissant les yeux vers le ventre d'Amélia.

Elle esquissa un mince sourire.

— Il faudra aussi penser à construire une écurie, renchérit-elle. On pourrait y mettre une vache et peut-être un cochon.

— Pourquoi pas! s'exclama Victor en tapant du plat de la main sur la table.

— Et tu vas y arriver à toi tout seul? demanda-t-elle.

— Je trouverai bien une bonne âme pour m'aider. Il paraît que McGillis, l'Écossais, s'y connaît en charpentes. Il saura bien me donner quelques conseils.

— Il m'a semblé être un homme bien. Et sa femme aussi, approuva Amélia. Et ils doivent se sentir bien seuls parmi tous ces Canadiens français... Ils ont des enfants?

— Non, je ne crois pas.

— On pourrait aller leur rendre visite, tu crois? demanda Amélia. J'aimerais bien.

— C'est une bonne idée, approuva Victor. Je vais essayer d'arranger ça.

Pendant quelques minutes, Amélia et Victor gardèrent le silence. Ils songeaient à l'année qui s'en venait et aux changements qu'elle amènerait. Toutes les pensées de Victor étaient tournées vers les améliorations qu'il prévoyait apporter à sa terre et à sa maison; celles d'Amélia vers la promesse de nouvelles rencontres et, peut-être, de nouvelles amitiés.

— Et les Martin?

Victor reporta son attention sur Amélia qui l'observait d'un air grave.

— Ce n'est pas une bonne idée, lâcha-t-il simplement.

— Et pourquoi donc? Parce qu'ils sont métis?

— Oui, parce qu'ils sont métis! s'emporta Victor en se levant d'un coup.

— Ce sont nos plus proches voisins, il faudra bien tenir compte de leur présence. Tu pourrais passer par-dessus tes vieilles rancœurs, il me semble...

— Oublies-tu que je les ai combattus? Qu'ils ont tué des Canadiens français? Ce ne sont pas des gens à fréquenter, Amélia.

— De ce que j'en sais, Joseph Martin n'a pas tué qui que ce soit, insista Amélia. Et Sarah Martin est sage-femme. J'aurai sans doute grand besoin de son aide pour la naissance.

— Nous nous débrouillerons sans elle, s'entêta Victor.

Il aurait bien voulu faire plaisir à sa femme. Mais la présence de ce vieux couple de Métis alimentait sa « rancœur », comme Amélia appelait cette oppression qui lui comprimait soudainement la poitrine sans qu'il puisse la prévoir ou la combattre. C'était plus fort que lui. Il avait été témoin des atrocités qu'avaient commises les Sauvages et les Métis de Louis Riel au nom de la liberté et du respect de leurs droits. Des images s'étaient gravées dans son esprit : celle des murs noircis des maisons de la mission de Frog Lake, s'élevant à certains endroits comme des dents pourries et qui rappelaient le massacre des colons qui s'étaient réfugiés à Fort Pitt pour échapper à la violence des guerriers cris des plaines et de leur chef, Big Bear ; celle des cadavres de six hommes et d'une femme affreusement mutilés que lui et ses compagnons avaient découverts là, étendus sur le sol. La tête de la femme avait été détachée du tronc, ses jambes, ses bras et ses seins coupés, son ventre ouvert. Dans la cave de la cabane qui tenait lieu de presbytère, ils avaient trouvé les restes mutilés et à demi carbonisés des pères de la mission, des lambeaux de soutane adhérant encore à leur peau. Il n'avait pas oublié, non plus, l'odeur indescriptible de mort et de chair carbonisée qui se dégageait des corps tandis qu'ils mettaient les restes en terre. Il lui revenait aussi des images de la fusillade qui avait eu lieu sur les versants escarpés de la Butte-aux-Français, alors que son détachement poursuivait Big Bear et sa bande qui s'étaient réfugiés au sommet. Cent jeunes soldats s'étaient élancés au pas de charge, indifférents aux balles ennemies, qui en avaient atteint quelques-uns. L'un d'entre eux était tombé tout près de Victor, mortellement touché à la poitrine. Il était mort au bout de son sang dans les bras du révérend père. Il se souvenait des fusils qui crépitaient autour de lui, du marécage infranchissable où il avait dû s'allonger à mi-corps tandis que les hommes tombaient autour de lui, sous

le feu des projectiles. Du profond sentiment d'impuissance qu'il avait ressenti alors qu'il était étendu dans l'eau froide, à moitié dévoré par les moustiques, cherchant à atteindre l'ennemi dissimulé dans les bosquets tout en s'efforçant de préserver le peu de munitions qu'il lui restait. Cette impuissance qui l'avait choqué avait profondément marqué son âme. Amélia ne pouvait comprendre ce qu'il ressentait à la seule idée de sympathiser avec des Métis, aussi inoffensifs soient-ils. Les Martin représentaient tout ce qu'il souhaitait oublier. Il était venu s'établir dans l'Ouest parce qu'il avait été séduit par ce nouveau pays, avec ses grandes plaines encore à peine foulées par le pied humain et la lumière éblouissante qui les éclairait, ses odeurs d'herbe transportées par le vent, ses rivières agitées à l'eau toujours fraîche, ses villages érigés ici et là, au gré des migrations, qui donnaient l'impression que les rêves les plus improbables pouvaient y devenir réalité. Il avait envié les colons qui y avaient la possibilité de tout recommencer à neuf, loin des conventions et des obligations qui prévalaient dans les villes plus anciennes. Pour la première fois de sa vie, il s'y était senti libre. Il n'avait rien à faire des Métis ou des Sauvages qui étaient, de toute façon, de moins en moins nombreux dans la région. Lorsque Victor avait eu l'idée d'y acheter un lot, il avait eu vent que le curé de la paroisse de Saint-Jean-Baptiste, l'abbé Joseph David Fillion, s'efforçait de mettre sur pied, dans la vallée de la rivière Rouge, une paroisse exclusivement catholique et canadienne-française. Cela lui avait plu. Il n'avait pas non plus jugé répréhensible le fait d'acquérir la section d'une terre qui avait appartenu à une famille métisse avant les troubles de 1885. Il n'éprouvait aucune compassion pour ces gens qui avaient dû quitter la région en laissant tout ce qu'ils possédaient derrière eux.

Victor émergea de son cauchemar éveillé, se leva et s'approcha d'Amélia qui l'observait d'un air absent. Il appuya

son menton sur le sommet de sa tête. La jeune femme frissonna au contact de la main rugueuse et chaude qu'il posa sur sa nuque raidie.

— Je le sais que ce n'est pas facile pour toi, Amélia, lui murmura-t-il à l'oreille. Tu as accepté de tout quitter pour me suivre jusqu'ici. J'en suis parfaitement conscient et t'en suis reconnaissant. Les deux premières années sont les plus difficiles. Après ça, tu n'auras plus à te plaindre de nos conditions de vie. Il faut seulement que tu sois patiente. Et forte. Je sais que tu en es capable.

Amélia laissa échapper un soupir et ferma les yeux. Victor devait avoir raison. Tout irait mieux dans quelque temps.

j o u r s d e t o u r m e n t e



Partis de Montréal en 1885, alors que l'épidémie de variole battait son plein, Amélia et Victor Desmarais se sont installés dans la vallée de la rivière Rouge, au Manitoba. Peu habitué à la vie champêtre, le couple tente tant bien que mal de s'acclimater à son nouvel environnement.

Loin de leurs proches, les deux jeunes gens s'attèlent à fonder une famille et à se recréer un cercle d'amis au sein de la communauté canadienne-française de Saint-Jean-Baptiste. Mais dans cette région inhospitalière où les conditions de vie sont aussi difficiles que le climat est hostile, les coups du sort s'enchaînent et mettent à rude épreuve la fragile union de Victor et d'Amélia.

Après le succès de *Jours de tourmente*, Montréal au temps de la variole, Marie-Claude Boily nous revient avec ses personnages attachants et vivants. On les retrouve cette fois dans une fresque qui dépeint avec vérité le quotidien des pionniers canadiens-français qui ont émigré dans l'Ouest canadien à la fin du XIX^e siècle.

Diplômée de l'Université Laval en enseignement et en histoire, Marie-Claude Boily travaille au Musée national des beaux-arts du Québec et consacre son temps libre à la recherche et à l'écriture. Elle signe ici son deuxième roman.

